

Norihiro MORIMOTO

FÉNELON,
PASTEUR ET ÉCRIVAIN



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

PRÉFACE

Les études féneloniennes ont connu ces dernières décennies une floraison exceptionnelle, de François-Xavier Cuche à Benedetta Papasogli, de Jacques Le Brun à François Trémolières, de Pauline Chaduc à Syvio De Franceschi et autres remarquables exégètes, mais il nous manquait sur leur objet une monographie chronologique d'ensemble : c'est désormais chose accomplie grâce à Norihiro Morimoto. Distinguant successivement en Fénelon le prédicateur, le précepteur, l'auteur spirituel et l'archevêque, il unifie ces différentes fonctions sous une perspective qui les traverse toutes : alors que l'habitude fut longtemps de considérer en Fénelon l'écrivain – éminemment l'auteur du *Télémaque*, qui pourtant ne représente qu'une goutte d'eau dans la totalité de l'œuvre – en laissant au second plan son activité de pasteur, N. Morimoto inverse la direction du regard : écrire un *Fénelon pasteur et écrivain*, c'est poser un Fénelon écrivain *parce que* pasteur. Il ne cessa en effet de prodiguer ce que Bossuet appelle la « sainteté de la parole de l'instruction » aux auditeurs de ses sermons et catéchèses, puis à ses élèves princiers et à ses dirigés, enfin, outre son clergé et ses ouailles cambrésiens, à tous les catholiques susceptibles de recevoir ses *Instructions pastorales*. Lors même qu'il entre en polémique avec des confrères dans l'épiscopat ou d'autres théologiens, Fénelon élargit le plus possible son lectorat aux simples fidèles, à quoi aident puissamment les formes épistolaire et dialoguée.

Autant qu'aux modalités d'une écriture caractérisée par le souci dominant d'expliquer la doctrine et de réfuter plutôt que de censurer, N. Morimoto s'attache aux déclinaisons de la publication. Il montre le décalage entre les sermons édités en 1706 et les préceptes des *Dialogues sur l'éloquence*, les changements d'orientation opérés entre la première version (manuscrite) et la seconde (imprimée) du traité *De l'éducation des filles* ; il révèle, en se reportant au peu fréquenté *Procès-verbal de l'assemblée provinciale des évêques de la province de Cambrai*, les limites de la soumission apparemment complète de Fénelon au Bref *Cum alias* : son

court *Mandement* du 9 avril 1699, adressé au seul clergé de son diocèse et non aux fidèles, n'indique ni la teneur des propositions condamnées dans l'*Explication des maximes des saints* ni les moyens d'exécuter la constitution apostolique, de sorte qu'il fallut l'intervention de l'État pour qu'un nouveau *Mandement* souscrive aux obligations éludées. La régulière mention de la correspondance de Fénelon découvre sa stratégie éditoriale, permet de suivre au plus près l'archevêque retravaillant ses textes selon l'évolution des controverses, ajournant au besoin leur publication en fonction des circonstances politiques, usant aussi des facilités que lui offrait le statut particulier du diocèse de Cambrai – situé hors Église gallicane –, et n'hésitant pas à recourir à des impressions clandestines à Lyon ou aux Pays-Bas par l'intermédiaire de ses amis jésuites. N. Morimoto nous révèle en somme le dessous des cartes.

La réussite de son entreprise supposait la détermination des temps et la maîtrise des problématiques. Pour la première, une minutieuse investigation autorise N. Morimoto à rectifier des erreurs (ainsi sur les rapports personnels entre Fénelon et La Fontaine) ou remédier à des insuffisances (sur les parts respectives de Fénelon et de Fleury dans l'éducation du duc de Bourgogne et du duc d'Anjou). L'attention à la chronologie protège par définition de l'anachronisme, celui qui a consisté par exemple à projeter la doctrine du pur amour sur le *Télémaque* : N. Morimoto souligne l'écart entre la morale baignée d'affectivité qui règne dans cette « narration fabuleuse » et la spiritualité fénelonienne d'un amour kénotique, donnant crédit à l'affirmation de la *Troisième Lettre en réponse à celle de M. l'évêque de Meaux* : « Pour moi, je n'ai jamais proposé ce pur amour à monseigneur le duc de Bourgogne ». De façon originale, et sans heurter la datation de Jacques Le Brun, qui place pour l'essentiel la rédaction du *Télémaque* en 1692-1693, il fait un pas de côté pour s'intéresser non plus seulement aux dates de composition de l'ouvrage mais à celles de son usage pédagogique auprès du duc : fort probant, le glissement proposé aux années 1695 et suivantes, qui s'appuie entre autres sur le rapprochement entre l'éloquence de *Télémaque* et le programme rhétorique prévu par Fleury à l'intention du duc de Bourgogne. Au rebours d'une illusoire rétrospection, c'est à l'éclairante reconstitution d'une genèse que nous convie N. Morimoto : si l'on peut faire remonter à la jeunesse de Fénelon la première rédaction de la *Réfutation du système du père Malebranche* et de la *Démonstration de l'existence de Dieu*, un travail continu de remaniements où s'inscrit notablement l'expérience de l'éducation princière les mène à leur achèvement peu avant l'*Instruction pastorale [...] sur le système de Jansénius* de 1714, à laquelle les lie une nette parenté rhétorique.

Quant à la maîtrise des problématiques, elle se mesure à l'aisance avec laquelle l'auteur débrouille les deux grandes affaires de la carrière de Fénelon, celle du quiétisme et celle du jansénisme. Pour la première, elle roule, comme on sait, sur la possibilité d'un « pur amour » de Dieu, c'est-à-dire d'un amour parfaitement désintéressé – jusqu'au sacrifice d'une éternité bienheureuse. La question est facile à poser, mais il faut la patiente sagacité de N. Morimoto pour conduire le lecteur à travers le dédale des distinctions féneloniennes qui tentent d'y répondre. L'archevêque de Paris, Noailles, différencie par exemple deux béatitudes, l'une générale qui répond au désir universel de bonheur, l'autre chrétienne qui consiste en la possession de Dieu dans le Ciel, mais l'archevêque de Cambrai récuse la première comme épicurienne et dédouble la seconde en béatitude objective ou incréée et béatitude formelle ou créée, cette dernière seule – qui n'est pas Dieu mais une affection de l'âme – formant la matière du sacrifice consenti par le pur amour. Les distinctions se multiplient dans la hiérarchie des amours de Dieu, les trois premiers n'étant pas justifiants, à la différence des deux suivants (une charité intéressée et une charité parfaite ou pur amour), mais il faut encore décomposer la charité intéressée en charité mêlée de crainte et charité mêlée d'intérêt et montrer la compatibilité du schéma avec la tripartition de Bède le Vénérable (les serviteurs, les mercenaires et les enfants) compliquée par la discrimination chez Sylvius des enfants mercenaires et des enfants parfaits, sans parler de la catégorisation, elle aussi tripartite, que Fénelon recueille de l'évêque Jean-Pierre Camus. C'est qu'à la subtilité d'une scolastique spirituelle s'ajoute au fil des controverses l'évolution propre de Fénelon, qui finit par reconnaître « un amour surnaturel de soi ». N. Morimoto ne perd jamais pied dans ce tourbillon dont on est tenté, à sa lecture, de fixer la dynamique circulaire dans un schéma de schémas : l'opposition radicale de la cupidité et de la charité attire le soupçon de baïanisme (c'est ce dont Fénelon accuse Bossuet), d'où la recherche d'un moyen terme (où, paradoxalement, les deux adversaires se retrouvent un moment), mais cette intermédiation entraîne le reproche de mêler le naturel et le surnaturel (c'est ce dont Bossuet accuse Fénelon, inventeur supposé d'une « charité naturelle », qui lui retourne l'imputation).

Pour ce qui est du jansénisme, N. Morimoto résume parfaitement la position de Fénelon : « affirmation de la grâce générale, conformité de Jansénius avec Calvin et distinction du thomisme avec le jansénisme ». Au principe de cette triple charge polémique, la dénonciation de l'augustinisme dont se prévalent les théologiens de Port-Royal. Elle prend